

Mona Ozouf : « Les femmes allègent la vie »



Mona Ozouf. (LAURINDO FELICIANO POUR L'OBS - BALTEL/SIPA)

L'historienne Mona Ozouf publie « Pour rendre la vie plus légère », recueil de ses passages dans l'émission « Répliques ». Elle nous parle des femmes, du féminisme, des livres, des manières, et de la Révolution. Entretien exclusif.

Par [François Reynaert](#)

L'OBS. Publié le [19 janvier 2020 à 10h00](#)

Quand on lui pose une question, elle a toujours une première réponse, dite avec des mots choisis, de sa belle voix élégante qui ne change pas. Puis elle s'arrête, réfléchit et reprend le fil de son raisonnement en émettant la contradiction possible à l'hypothèse qu'elle vient d'émettre. Agrégée de philosophie, grande historienne de la Révolution et de l'histoire de l'école, spécialiste reconnue de [Henry James](#) ou de la romancière anglaise [George Eliot](#), Mona Ozouf aborde tous ces sujets avec ce même sens de la mesure, cette même obsession de l'équilibre qui sont sa marque, sa force, et son élégance.

« Pour rendre la vie plus légère », qui sort chez Stock, est un livre à part dans sa bibliographie. Il est constitué de la transcription des passages que l'auteur a pu faire dans « Répliques », l'émission d'Alain Finkielkraut sur France-Culture. Les gens allergiques au ronchon réac national du samedi matin - dont je suis - seront sans doute exaspérés par des questions qui ne cachent rien de ses obsessions bien connues, la France se meurt, la diversité menace son identité, etc. Les admirateurs de Mona Ozouf - dont je suis également - noteront la subtilité avec laquelle elle échappe à quelques-uns de ces pièges.

Sans être forcément en accord avec tous ses propos (gageons que ses prises de distance à l'égard de certaines formes du féminisme feront débat), ils aimeront aussi baguenauder avec elle au fil des pages, sur les sujets les plus divers. La publication de ce livre est surtout

l'occasion pour nous de retrouver une historienne philosophe qui fut aussi, pendant des décennies, [une des grandes plumes du « Nouvel Observateur »](#).

« Les femmes ont l'art de composer, de “faire avec” »

L'OBS. *Votre nouveau livre s'intitule « Pour rendre la vie plus légère ». Qu'est-ce qui la rend ainsi ?*

Mona Ozouf. Cet ouvrage est le fruit d'un choix de mes contributions à « Répliques », sur France-Culture, émissions auxquelles Alain Finkielkraut m'a conviée. Celles qui ont été retenues parlaient des livres, des femmes, des manières. En cherchant ce qui les unissait, j'ai repensé à une phrase de Flaubert que j'aime beaucoup : « *La vie est en soi quelque chose de si triste qu'elle n'est pas supportable sans de grands allègements.* »

En quoi les livres allègent-ils la vie ? Ils nous font sortir de l'étroitesse. Ils nous font cadeau de l'ubiquité, de la familiarité avec des gens que nous n'aurions pas connus, des aventures dans lesquelles nous n'aurions pas mis l'ongle. Les livres nous racontent aussi tant de chagrins et d'échecs qu'ils relativisent les nôtres. Est-ce que les femmes allègent la vie ? Oui. Les petits adoucissements, les embellissements minuscules qu'on peut apporter à l'existence, elles ne sont généralement pas prêtes à les tenir pour rien.

[Alain Finkielkraut : « J'incarne la résistance au politiquement correct »](#)

Vous dites ça parce que, comme vous le racontiez dans « [Composition française](#) », vous avez été élevée par votre mère et votre grand-mère, deux femmes douces et aimantes. Vous ne diriez pas la même chose si vous aviez vécu avec des mégères !

Je ne dis évidemment pas que toutes les femmes sont aimables. Cela nous renverrait au ghetto. Je pense néanmoins que les femmes ont l'art de composer, de « faire avec ». Plus vite que les hommes, elles font connaissance avec la contrainte, les limites imposées par la biologie, le temps qui passe. De ce fait, les femmes ont une manière moins arrogante d'envisager la vie.

Dans votre liste des « allègements », vous citez aussi la « civilité », les égards. Dans votre livre, pour en parler, vous n'hésitez pas à utiliser également le mot de « galanterie », un mot connoté et souvent critiqué. Pourquoi y tenez-vous ? Pourquoi ne pas le remplacer par celui de gentillesse, par exemple, bien plus neutre ?

J'ai un désaccord sur ce point avec mes amies féministes pour qui « déconstruire la galanterie » est un projet ; marqué, pour moi, par un comique involontaire. Dans un monde ensauvagé, n'y a-t-il rien de plus urgent à faire ? L'âge venant, et même largement venu, il y aurait du ridicule à voir dans le geste galant une entreprise masquée de séduction. Reste qu'aujourd'hui comme hier, quand un homme range gracieusement ma valise dans le porte-bagages du train, je pense simplement qu'il a été bien élevé par sa mère.

Une femme peut aussi avoir des égards pour un homme, ou un enfant pour un adulte, ou un adulte pour un enfant ! Quand je suis arrivé chez vous, tout à l'heure, vous m'avez accueilli avec un sourire, un café, de délicieux petits chocolats, vous avez eu pour moi de ces égards qui, en effet, rendent la vie plus douce. Pourtant, ils n'ont rien à voir avec la « galanterie », ce concept qui ressemble fort à une ruse de la domination masculine, non ?

Je sais que je me mets dans un mauvais cas en employant ce mot, mais je le crois défini de manière un peu sommaire. Bien sûr, il y a une supercherie dans la galanterie dans la mesure où le fort se fait faible...

LIRE AUSSI > [Sexualité, viol, féminisme... Catherine Millet face à Ovidie](#)

Tout en restant fort...

En le restant ? En êtes-vous sûr ? Evidemment, la galanterie est une petite comédie. Je crois toutefois qu'il y a, dans le fait de mimer la faiblesse, quelque chose de fécond. Mimer n'est pas sans intérêt, songez à Pascal et aux gestes de la croyance, qui font croire. Quand on fait preuve de politesse, on peut très bien envoyer au diable, in petto, celui qui en est l'objet. La politesse est-elle pour autant pure supercherie ? Alain a tout dit là-dessus, j'espère citer à peu près : « *Ce n'est pas un petit secours contre l'humeur noire, si l'on mime la douceur, la bienveillance et la joie.* »



Mona Ozouf : « Dans un monde ensauvagé, n'y a-t-il rien de plus urgent que de 'déconstruire la galanterie' ? »

« La littérature du déballage est une littérature agressive »

Dans votre livre, vous parlez beaucoup de littérature. A ce propos, une question revient parfois : y a-t-il une écriture féminine ? En quoi est-ce qu'un écrivain femme écrit différemment d'un écrivain homme ?

Ma première réaction serait de répondre : en rien. Non, il n'y a pas d'écriture féminine, si on entend par là une écriture - comment dire ? - niaise, gnangnan, vouée à des genres précis, l'intime, le domestique. Je résiste à toute forme d'assignation des femmes à un domaine particulier. Et il y a tant d'écrivains femmes pour nous offrir des contre-exemples ! Je pense à Flannery O'Connor (1925-1964), la grande nouvelliste et romancière du sud des Etats-Unis. Elle décrit un monde abominable, une vie cruelle, sous la férule d'une mère bornée qui croit bon de rappeler aux ouvriers noirs de l'exploitation agricole qu'elle dirige « *qu'on ne doit pas tuer à Noël* ».

Cela dit, je ne pense pas que le fait d'être femme n'ait aucune incidence sur ce qu'elles écrivent. Ce qu'elles partagent, il me semble, c'est une certaine absence de solennité, de majesté. Elles résistent à l'emphase. Elles gardent toujours un œil sur les choses concrètes. Même dans les nouvelles les plus atroces de Flannery O'Connor - dont je parlais à l'instant - on trouve toujours un détail qui montre que la vie quotidienne, la vie *menue* continue. Donc, chez les femmes qui écrivent, absence de majuscules, conscience de ce qui fait la texture de la vie et aussi ironie.

LIRE AUSSI > [Jane Austen est-elle morte empoisonnée ?](#)

L'ironie peut être masculine aussi, non ?

Bien sûr, mais je crois que chez les femmes, elle est un remède à la « domination masculine » - et j'emploie là un mot que je n'aime pas trop. Les romans de Jane Austen sont pleins de femmes qui considèrent le monde masculin comme une planète étrangère et hautement comique. Cette ironie sert à subvertir la majesté, le côté sérieux de l'existence masculine, ce monde de chasses, de compétitions et de triomphes absurdes.

Vous êtes spécialiste du romancier américain Henry James, mort en 1916. Vous nous avez fait mieux connaître la romancière anglaise [George Eliot](#), qui vécut au XIXe siècle. Vous parlez plus rarement de littérature contemporaine. Le seul nom qui revienne à plusieurs reprises dans votre livre est celui de Christine Angot et vous ne semblez guère apprécier ce qu'elle écrit, ou, tout au moins, le courant qu'elle représente, que vous appelez la « littérature du déballage » ?

En effet, cette littérature du déballage est une littérature agressive, convaincue qu'il faut tout dire. Je pense au contraire que la littérature vit du secret, du silence, des approximations, du lent travail sur soi-même et sur ses sentiments. Le déballage, certes, est revendiqué au nom de l'authenticité et de la spontanéité, mais disent-elles le vrai de nos vies ? Nos sentiments sont des œuvres, autant que des données. C'est une grande leçon de George Eliot, justement. Voilà pourquoi je n'aime guère la littérature que vous évoquez : c'est une littérature du prétoire, de l'aveu, du vrai qu'on crache plus qu'on ne le cherche ou l'exprime.

LIRE AUSSI > [Michelle Perrot : « En 68, les femmes étaient réduites au rôle de figurantes »](#)

« Ma jeunesse a bizarrement échappé au sentiment de l'infériorité des femmes »

Vous êtes spécialiste de littérature et aussi une grande historienne. Comme votre grande amie Michelle Perrot - et bien d'autres - vous appartenez d'ailleurs à la première génération d'historiennes. Auparavant, le monde de l'histoire était presque exclusivement masculin. Comment expliquez-vous ce changement ?

Sur ce point, j'aurais du mal à vous répondre tout simplement parce que, curieusement peut-être, je n'ai jamais eu le sentiment que, dans ma génération, les femmes étaient mal traitées. J'ai été élevée par une grand-mère pour qui l'espèce masculine était, sans hésitation, le vrai « deuxième sexe », le sexe faible, le sexe des encombrants, des incapables, de ceux que l'on va récupérer le soir au café de la place dans un état plus ou moins lamentable.

Quand, dans les années 1950, j'ai fait un passage au Parti communiste, la branche étudiante était dirigée par Suzanne de Brunhoffet Annie Becker, future Annie Kriegel. Nul, alors, ne paraissait étonné d'être dirigé par des dirigeantes. Ma jeunesse a bizarrement échappé au sentiment de l'infériorité des femmes.

Je vais reposer ma question autrement en la mettant en écho avec notre conversation précédente. On a parlé d'une façon féminine d'écrire de la littérature. Y a-t-il une façon féminine de faire de l'histoire ? Vous disiez que le style féminin est caractérisé par une plus grande attention au concret de l'existence et une plus grande méfiance à l'égard de sa majesté. Est-ce qu'une historienne considérera le passé différemment d'un homme, qui serait, lui, plus tourné vers les grandes épopées, les batailles, ce goût du triomphe dont vous parliez tout à l'heure ?

Pas du tout, et vous savez du reste que j'appartiens à une génération où, en histoire, les choses avaient déjà beaucoup changé. Tous, hommes et femmes indistinctement, nous étions sortis, grâce à l'Ecole des Annales, de l'histoire épique que vous évoquez et avons investi joyeusement d'autres domaines.

LIRE AUSSI > [Germaine de Staël, féminine ou féministe ?, par Mona Ozouf](#)

Restons dans le sujet en le plaçant dans votre période fétiche, le XVIII^e siècle. Il crée une grande rupture dans le genre, pourrait-on dire. Le monde de l'Ancien Régime, celui des salons, fait une large place aux femmes. La Révolution - ce moment masculin de notre histoire - les écarte. Je me trompe en disant cela ?

Vous ne vous trompez pas et cela tient à bien des raisons. Les femmes sont les reines d'un monde de la conversation. Or la Révolution est un monde où ce talent est rendu inutile, remplacé par la proclamation ou l'éloquence. De façon générale, la Révolution prétend abolir les manières. Voyez la lettre de Mme Roland à Brissot.

Je cite de mémoire : « Adieu tout court ! La femme de Caton ne s'amuse pas à faire des compliments à Brutus ! » Ou pensez au prince de Ligne : « Après le temps des catins, voici venu le temps des Catons. » Le temps des catins est celui de l'Ancien Régime, quand les femmes peuvent régner au moins par les charmes, la ruse, l'intrigue ou l'afféterie. Le temps des Catons, lui, est celui de la rigueur romaine.

Par ailleurs les femmes plaident pour un monde où la vie privée subsiste, où les sentiments naturels gardent leur force par rapport aux sentiments imposés, où il est loisible de préférer l'amour ou l'amitié à la patrie, et de se refuser à la pratique vertueuse de la dénonciation. Les femmes n'ont jamais accepté l'idée que la dénonciation puisse avoir quelque chose de vertueux. Robespierre sacrifie Camille Desmoulins, dont il fut si proche : donner un ami à la patrie, dans les deux sens du verbe « donner », offrir et trahir, c'est alors le summum de l'héroïsme. Les femmes ne parviennent pas à entrer dans ce type de certitude.



Mona Ozouf : « L'histoire des femmes, sous la Révolution, est une histoire plus collective - celle des grandes manifestations et des émeutes de subsistances, octobre 1789 ou prairial an III - qu'une histoire individuelle. »

« L'obligation de considérer la Révolution comme un bloc était idiote »

Malgré la prédominance du masculin, la Révolution nous a laissé quelques héroïnes, Manon Roland, Charlotte Corday ou Marie-Antoinette, bien sûr, éternelle idole des royalistes. Plus récemment (c'était à peu près au moment du bicentenaire, vers 1989) on a vu apparaître la figure d'Olympe de Gouges, l'auteure de la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne », inconnue jusqu'alors. A votre avis, d'autres vont-elles émerger?

Ce n'est pas sûr. L'histoire des femmes, sous la Révolution, est une histoire plus collective - celle des grandes manifestations et des émeutes de subsistances, octobre 1789 ou prairial an III - qu'une histoire individuelle. C'est qu'à l'époque, les femmes n'appartiennent pas encore à l'histoire mais à la « nature », ce mot devenu aujourd'hui inconvenant.

Parlons du long travail que vous avez fait, avec votre ami François Furet, pour changer notre regard sur la Révolution. Grosso modo, depuis un siècle, on ne pouvait la considérer

que sous le dogme édicté par Clemenceau : la Révolution était un bloc. Il fallait tout y prendre, les débuts enchantés, mais aussi la Terreur. Vous avez montré qu'on devait au contraire y faire le tri, pour aller chercher dans les événements ce qui nous a donné la démocratie, et en rejeter la violence. Est-ce que cette façon de penser est désormais acquise?

En histoire, rien n'est jamais acquis, et la révision des interprétations, constante : le travail accompli avec François n'échappe pas à cette loi. Il n'en reste pas moins que cette obligation de considérer la Révolution comme un bloc était idiote. On n'est pas devant un tel événement comme dans un restaurant à menu fixe. On n'est pas obligé de tout prendre !

D'autant que lorsqu'on parle de Révolution, on parle de dix années d'une incroyable diversité, occupées, d'abord, par une monarchie constitutionnelle, puis par une République parlementaire qui bascule en 1793 dans une dictature de fait, puis, après la chute de Robespierre, la Convention thermidorienne et le Directoire, on retrouve un régime parlementaire, qui bascule à nouveau après le coup d'Etat du 18 brumaire dans une République bonapartiste grosse d'un Empire. Allez faire un bloc avec ça ! Et pas davantage avec les hommes, qui se sont entre-tués, ou avec les opinions, si divergentes.

LIRE : [Mona Ozouf : « Le communautarisme est souvent fabriqué par la République »](#)

Songez à l'affrontement canonique entre Montagnards et Girondins. Pour les premiers, oui, la Révolution est un bloc. Saint-Just, par exemple, dit : « Tout est neuf en révolution. » Cela signifie qu'elle accouche d'un monde inédit et d'hommes nouveaux. Face à lui, Bancal des Issarts, un Girondin, répond : « En effet tout est neuf en révolution, excepté les hommes, et ceux-ci sont soumis à des passions dans tous les pays et dans tous les siècles. » C'est fondamental. Cela signifie qu'il y a autre chose dans la vie que la révolution, et qui n'est pas abolie par elle. Voilà qui est insupportable à Robespierre et à Saint-Just ; celui-ci soutient qu'en révolution, « celui qui ne pense à rien pense à mal ». Et quand tous deux sacrifient Danton et Vergniaud, c'est aussi parce que Danton se donne parfois le luxe, quand il est fatigué, d'aller à Arcis-sur-Aube voir sa maîtresse, et que Vergniaud avait un faible pour le saint-émilion.

Autre exemple, le vote à main levée. Aux yeux des Montagnards, si vous refusez de voter de cette manière, c'est que vous avez un secret, donc que vous trahissez : les purs n'ont rien à cacher. A quoi les Girondins répondent que cette procédure donne un avantage exorbitant à celui qui parle le premier, qui a les mots pour le dire, et peut user de son prestige et de ses moyens d'intimidation. Procédure qui mène tout droit à la tyrannie. Dites-moi, là encore, où est le « bloc » ?

Mais ! mais... ! Il faut cependant reconnaître aussi que dès l'aube de la Révolution, on sent une immédiate radicalité, qui annonce de fait une sorte de totalisation, d'unification de la période sous la bannière du maximalisme. Dès l'été 89, quelque chose de particulier s'instaure avec la condamnation en bloc - je reprends le mot ! - de l'Ancien Régime, ce temps qui n'a plus aucun rapport avec les temps nouveaux. C'est ce tout ou rien, ce ferment de radicalité qui crée la catégorie élastique des traîtres, ceux qui refusent cette dimension binaire de l'histoire...

Vos travaux sur la Révolution sont souvent critiqués du côté de la gauche de la gauche - je pense à Alexis Corbière, par exemple, député de La France insoumise, féru d'histoire. En

gros, il pense qu'en refusant le « bloc » révolutionnaire, vous lui déniez sa radicalité et vous préparez cette social-démocratie molle qui bloque tout et empêche les changements nécessaires... Que répondez-vous à ces arguments ?

Une réponse simple. J'imagine que tout ultra qu'elle se veuille, cette gauche se dit républicaine. Or, la République n'a réussi à se pérenniser en France qu'à condition de découpler la Révolution et la Terreur. Le XIXe est un siècle radoteur qui n'en finit plus de rejouer des scènes anciennes. On redonne, comme au théâtre, deux monarchies (l'une, restaurée, et l'autre, la monarchie de Juillet, qui arbore le nom d'une révolution). On refait une brève République en 1848, puis on la remplace par un remake d'Empire (le second). C'est un siècle tétanisé par ce qui s'est passé en 1793. La réussite des républicains de la IIIe est d'avoir fait enfin admettre que l'on pouvait se dire fils de 1789 sans avoir à célébrer la Terreur. Loin d'être « utile », la Terreur a été maléfique puisqu'elle a éloigné les Français de la République pendant un siècle.

LIRE AUSSI > [Faut-il réhabiliter Robespierre ? Le débat Gauchet-Badiou](#)

Certes, mais aujourd'hui, vous dirait ce camp de la gauche de la gauche, ce raisonnement nous conduit à l'impasse. Pour eux, si l'on veut en finir avec un capitalisme financier destructeur, si l'on veut affronter de façon crédible le péril climatique, il faudra bien en passer par des méthodes révolutionnaires...

Il y a là-dedans une chose vraie et un sujet d'angoisse. Pour faire face aux périls dont vous parlez, on ne pourra pas échapper à la contrainte. Cela dit, il y a contrainte et contrainte. Il y a une contrainte consentie. La contrainte des « méthodes révolutionnaires » dont vous parlez est celle de la purge. Voilà bien ce qu'il y eut d'épouvantable dans la Terreur : l'idée que tout sera réglé quand nous serons enfin entre purs. Qui est pur ? L'obsession de la pureté multiplie partout les impurs, qu'il faut donc exclure, et voilà qui fait entrer dans l'engrenage monstrueux du déni de liberté.

Mona Ozouf, bio express

*Avec son mari, l'historien Jacques Ozouf (1928-2006) **Mona Ozouf** (né dans le Finistère, en 1931) a travaillé sur le monde de l'école et des instituteurs, en particulier de la IIIe République. Avec son ami François Furet (1927-1997), elle a dirigé le « Dictionnaire critique de la Révolution française » (5 tomes chez champs Flammarion). Dans « Composition française » (Gallimard 2009) son livre le plus personnel, elle a raconté [son enfance bretonne](#), auprès de sa grand-mère et de sa mère institutrice, vivant dans le deuil du mari trop tôt disparu, instituteur lui-même et militant autonomiste. Elle publie le 22 janvier chez Stock « Pour rendre la vie plus légère. Les livres, les femmes, les manières » (sous la direction d'Alain Finkielkraut).*

Paru dans « L'OBS » du 16 janvier 2020.

[François Reynaert](#)